

BLACK ZONE MYTH CHANT HIGH WOLF

Par Julien Bécourt | Photo : Niels Vinck

Entre deux navigations dans les eaux troubles de l'exotico-psychédéisme sous le nom de High Wolf, où la *drone music* et l'afrobeat convolent ensemble et s'hybrident comme des herbes sauvages tout au long d'une discographie pléthorique entamée en 2009, le Rennais Maxime Primault s'attaque désormais à la branche la plus narcotique et extra-terrestre du hip-hop. Avec le deuxième album de Black Zone Myth Chant, connecté directement au cosmos et au jazz héliocentrique de Sun Ra, ce globe-trotter des terres inconnues prouve, si besoin est, qu'il en a encore beaucoup sous la semelle. Percussions primitives, beats spartiates et voix distordues s'y dissolvent dans une lave électronique en fusion qui vous emporte loin, très loin dans des mondes afro-futuristes en prise avec l'ésotérisme et la mythologie égyptienne.

Comparé à Black Zone, High Wolf est beaucoup plus touffu et épique, avec de nombreuses strates sonores qui se superposent et s'enchevêtrent. De quelle manière procèdes-tu quand tu t'attèles à l'un ou l'autre projet ? Utilises-tu les mêmes techniques d'enregistrement, le même équipement ?

Ça se ressemble pas mal oui, j'utilise le même matériel à peu de choses près, mais pas de guitare dans Black Zone, c'est dogmatique. Disons qu'avec ce projet j'accentue le côté spontané, j'essaie de conclure un morceau assez rapidement, alors qu'avec High Wolf j'ai toujours un peu plus de mal à finir. J'expérimente beaucoup, et du coup, comme j'ai envie de garder un peu de tout, le résultat se révèle très « stratifié », comme tu dis. C'est carrément névrotique, je n'arrive pas à faire autrement. J'essaie de ne plus entasser autant, mais il est difficile de ne pas céder à la tentation. C'est comme ce jeu dans lequel on empile chacun son tour un petit bout de bois jusqu'à ce que tout s'écroule. Je cherche à atteindre la limite au-delà de laquelle la musique ne devient plus qu'une cacophonie. Plus qu'un choix esthétique, c'est quasiment une nécessité psychique.

Il y a quelques années est apparue toute une scène lo-fi, souvent liée à des micro-labels comme Ruralfaune en France, avec des musiciens qui jouaient le plus souvent par terre, voire parfois même masqués comme lors d'un rituel païen. Je pense à The Skaters, Sylvester Anfang, Uton, Kemialliset Ystävät, Tomutonttu... Il semblerait que tu te sois détaché de cette esthétique drone-noise lo-fi pour aborder quelque chose de plus rythmique et volontariste, de moins flou et vaporeux. Est-ce une évolution consciente ?

Ça revient à ce que je disais tout à l'heure. Je fais partie de la majorité des acteurs de cette scène qui ne se sont pas contentés de ça et ont voulu évoluer, s'améliorer, repousser leurs limites. Rétrospectivement, je peux dire que ma musique est désormais beaucoup plus complexe, rythmiquement et mélodiquement, que ce que je faisais à l'époque. Ça ne veut pas dire que je cherche la complexité à tout prix, comme si c'était une fin en soi, mais j'ai élargi le spectre de mes possibilités. Ce qui me donne une plus grande marge de manœuvre qu'à cette époque où, franchement, on aurait eu du mal à sortir du « flou » comme tu dis, de ce schéma drone noise noyé dans la ré-

verb, même si on s'éclatait. Tu parlais des Skaters : James Ferraro joue maintenant un genre de RnB mutant, et Spencer Clark a vraiment progressé en tant que musicien. En écoutant son magnifique nouvel album, on ne peut que constater que ses mélodies et ses solos sont nettement plus intéressants. Pour le connaître, je sais qu'il travaille beaucoup et que c'est grâce à cette recherche constante qu'il est encore actif. Finalement ceux qui n'ont pas évolué depuis cette époque ont un peu disparu car, à tort ou à raison, on se dit qu'ils ont dit ce qu'ils avaient à dire.

Tu es l'un des rares Français à avoir signé sur Not Not Fun, à tel point que beaucoup de gens s'intéressent à ta musique ignoraient que tu étais un artiste français. Qu'incarne ce label pour toi ? Te sens-tu proche de leur état d'esprit, de leur esthétique ?

Oui, on n'est pas beaucoup. J'étais le premier, puis il y a eu Cankun, Holy Strays et... je crois que c'est tout. Pendant trois ou quatre ans, Not Not Fun a été le label le plus intéressant au monde – à mon avis – et je suis content et fier d'y avoir modestement participé. Ce label a synthétisé et cristallisé toute cette scène DIY des années 2000. Une scène hyper soudée par un état d'esprit, une démarche, plus que par un style musical particulier. Sur NNF sont sortis en même temps des projets noise (Yellow Swans, Skullflower, Robedoor), psyché (Eternal Tapestry, Sun Araw, Gnod), drone de toute sorte (Dolphins Into The Future, Deep Magic), et d'autres plus pop (Peaking Lights, Ducktails, Blank Realm) ou folk (Barn Owl des débuts), etc. Le label existe toujours mais a un peu changé, et c'est très bien comme ça. Qu'on aime ou pas la nouvelle direction prise, je pense qu'on ne doit jamais reprocher à quelqu'un de se renouveler. On ne travaille plus ensemble pour le moment, mais on est toujours potes. J'ai croisé Britt (Ndr : *Britt Brown, cofondateur du label et membre de Robedoor, Pocahaunted, etc.*) cet automne quand Robedoor est venu en Europe et on était très contents de se voir. Je sais ce que je dois à NNF, ce label m'a directement propulsé et donné une visibilité internationale.

High Wolf présente beaucoup d'analogies avec les musiques éthiopiennes, mais aussi nigériennes ou maliennes, en particulier dans ta manière de jouer de la guitare sur tes derniers enregistrements. Par ailleurs, tu fais souvent référence, dans les

titres, au Mexique, à l'Égypte, à l'Inde ou au Népal. Ce syncrétisme, tant musical que spirituel, résulte-t-il de tes périples à travers le monde ?

Peut-être que ça vient de là, mais à mon avis c'est quelque chose de quasi inné. J'ai toujours été curieux et ça m'a poussé, entre autres choses, à voyager et découvrir le monde dans sa diversité et sa complexité. Mes titres font référence aux traditions et aux mythologies précolombiennes, égyptiennes ou orientales, c'est vrai. Plaquer du langage, du signifiant, sur un morceau de musique, par essence abstraite, est compliqué pour moi. Il faut que ce soit évocateur mais que ça ne limite pas trop l'imaginaire de l'auditeur.

Comment t'es-tu retrouvé à sortir ce nouvel album chez Editions Gravats, le label de Philippe Low Jack ? Comment s'est opérée la sélection des morceaux ?

Gravats est une hydre à deux têtes : Philippe mais aussi Jean Carval. Philippe m'a contacté il y a deux ans maintenant. On a parlé de faire un nouveau Black Zone, bien avant la réédition de *Straight Cassette* (Ndr : *premier album de BZMC originellement sorti uniquement en cassette et CD-r*) chez Laitdbac, qui est tombée à point nommé pour relancer le projet et me donner la motivation de passer à l'acte pour ce second album. La sélection des titres s'est faite assez facilement. J'ai enregistré quatre ou cinq morceaux entre quelques tournées de mars à septembre dernier. J'ai un peu tâtonné au début pour trouver



« J'ESSAIE DE PRODUIRE LE HIP-HOP AVENTUREUX QUI ME FAIT FANTASMER ET QUI N'EXISTAIT PAS. »

ce que je voulais. Et avec le temps, j'ai vraiment saisi l'esthétique, l'ambiance de l'album, et les morceaux tardifs ont remplacé les plus vieux. On a eu deux ou trois débats, mais on partageait en gros les mêmes avis sur les meilleurs morceaux. Ceux-ci sont d'ailleurs arrivés après les débats, et les ont clos. Le disque aurait été différent si sorti sur un autre label. Enfin, il n'aurait plutôt jamais existé. Dans un premier temps, ils m'ont bien motivé à reprendre le projet, puis à m'y mettre à fond et ça a bien marché. Du coup, d'autres trucs vont suivre. La coopération fonctionne bien.

Comment te situes-tu par rapport à la scène « post-techno » actuelle et à cet engouement récent pour une musique électronique plus tordue et expérimentale ? Daniel Avery a même inclus BZMC dans l'un de ses mixes. Écoutes-tu des « musiques de club » ?

« Club », pas vraiment, mais j'aime bien la techno bizarre. Si c'est trop 4/4 et pas très inventif ça me lasse très vite. Je m'y connais très peu en techno « classique », et pour être honnête, je ne sais pas qui est Daniel Avery, mais il a l'air d'avoir bon goût ! (*Rires*) Low Jack me fait découvrir pas mal de trucs, il m'a bien cerné et sait à peu près ce que je peux aimer. Même chose pour Jean Carval.

Black Zone aborde une forme musicale héritée du hip-hop, mais comme disloquée, abstraite, presque hallucinatoire. Cette façon de ralentir et distordre ta voix était-elle ton point de départ ? Cherchais-tu délibérément à formuler par les sons cet état d'engourdissement et d'hébétéude, tant dans les beats que dans la voix ?

En ce qui concerne la voix, je dirais que c'est un mix entre DJ Screw et HAL qui « meurt » en chantant dans *2001, L'Odyssée de l'espace*. En tout cas, c'était vraiment ça l'idée de départ. Ça et aussi jouer du hip-hop bizarre et psyché sous influence free jazz. Je voulais aller vers l'hallucinatoire, l'onirique, d'où ces impressions d'engourdissement et d'hébétéude dont tu parles. J'essaie de produire le hip-hop aventureux qui me fait fantasmer et qui n'existait pas. En fait, le hip-hop a été mon amour de jeunesse. Au lycée, j'écoutais Antipop Consortium, Cannibal Ox, les trucs d'Anticon, etc., et d'autres plus old school aussi, comme Tribe Called Quest, De La Soul ou les Beastie Boys. Sans oublier ce qu'on appelait l'abstract hip-hop. En parallèle, j'écoutais du

jazz et du free jazz, un pote de lycée batteur de jazz m'avait fait découvrir tout ça. Je me rappellerai toute ma vie du jour où j'ai écouté *Interstellar Space* de Coltrane pour la première fois. Black Zone est la synthèse de toutes ces influences de jeunesse passée au prisme d'autres plus tardives, ancrée dans le drone, le psyché et l'expérimental. **Tu travailles beaucoup sur les boucles et la répétition. Enregistres-tu en temps réel, comme un rappeur posant un flow sur une instru ?**

Les voix sont enregistrées en temps réel oui, improvisées. J'aime le côté « langage de l'inconscient », un genre de transposition de la technique d'écriture automatique. Je fais plusieurs prises de voix par morceau, puis j'édite le tout. C'est un procédé intéressant mais qui a ses limites. Je pense essayer d'intégrer un peu de texte dans le futur. En fait, ce sera sûrement un peu comme les parties de guitare pour High Wolf : un thème écrit et des improvisations autour de ce thème.

BZMC sonne dark et menaçant, plus proche de la musique industrielle dans sa forme, là où High Wolf est beaucoup plus « peaceful » et lumineux. Cherches-tu délibérément ce type de contrastes ? Est-ce pour toi une façon d'interconnecter différentes esthétiques musicales, a priori incompatibles ?

Je ne le cherche pas délibérément, mais j'en suis conscient. C'est ce qui me permet de doter chacun des projets d'une identité propre. Mais il existe aussi une zone grise, une voie du milieu, comme

sur le morceau assez lumineux qui clôtüre l'album de Black Zone, même si sa tonalité reste mélancolique. Mais oui le contraste existe, c'est évident, et il m'aide à créer. La personnalité d'un individu est quelque chose de très complexe. Nous sommes tous plusieurs personnes à la fois, et je suis autant High Wolf que Black Zone. Selon les jours, une de ces personnalités va s'exprimer lorsque je compose. Un peu comme les jours où on est de bonne ou de mauvaise humeur.

Alors que ton premier disque sous le nom BZMC semblait être conçu comme un hommage direct à la culture afro-américaine et à ses racines musicales, tu sembles sur celui-ci faire appel davantage à l'aspect sci-fi mystique, à Sun Ra, à l'afro-futurisme ou aux films expérimentaux de Kenneth Anger. La pochette fait référence à l'Égypte Antique et certains titres font directement référence aux mythes des Anciens Astronautes... As-tu tout cela en tête quand tu composes pour BZMC ?

La pochette fait référence à beaucoup de choses en fait : à l'Égypte Antique, mais aussi à Sun Ra bien sûr (ceux qui savent, savent) ou Platon. Mais bon, oui, tu as vu juste quant à toutes ces influences, même si je ne pense pas les avoir en tête quand j'enregistre. C'est plus « subtil » si je puis dire.

As-tu des affinités avec d'autres musiciens français ou te sens-tu relativement isolé ?

J'ai des affinités avec certains, qui vont bien au-delà de la musique. Alice/Chicaloyoh, par exemple, avec qui j'ai fait le tour de la planète et un peu tout vécu, notre lien est spécial. Le label Shelter Press aussi, on se connaît depuis longtemps et j'habitais avec Bartolomé Sanson il y a quelques années, on est plus une famille qu'autre chose. Sinon, des liens se sont aussi créés avec Ruralfaune ou Hands In The Dark, toute cette scène. Et maintenant avec Low Jack, évidemment, une belle rencontre qui ne se limite pas à cet album de Black Zone sur Gravats, car elle va se concrétiser aussi autrement. On entame d'ailleurs bientôt une tournée ensemble, avec une douzaine de dates en avril/mai. Il y aura aussi une soirée Gravats à Paris, le 18 juin aux Instants Chavirés. Puis d'autres dates avec Low Jack au Royaume-Uni et ailleurs, c'est encore un peu flou. C'est le challenge de l'année pour moi ! ■